

—Elle a toujours été à moi, reprit M. Halt, avec un regard plein de franchise. Je ne me rappelle pas un instant de ma vie, pendant lequel elle n'ait pas été à moi ; et je m'y suis attaché, comme à une relique, pendant les dures épreuves dans lesquelles s'est écoulée mon enfance.

—La vie a donc été dure pour vous ? demanda doucement Mme d'Hervart.

—Oui, madame, j'ai passé les premières années dont je me souviens, sous la domination d'une vieille femme méchante qui me brutalisait, et après être parvenu à m'échapper j'ai connu des heures de faim et de désespoir, jusqu'au moment où de bons amis m'ont aidé à me faire une situation honorable.

—Ne vous souvenez-vous pas d'une époque plus lointaine ?

—Pardon, reprit vivement M. Halt. J'ai gardé le souvenir vague et incertain d'une vieille maison en pierre, entourée d'un grand jardin, où il me semble que j'ai dû vivre. Je me souviens aussi d'un gentleman de grande taille et d'une jolie dame avec une robe de soie bleue.

—Et vous ne vous rappelez rien de plus ? demanda-t-elle encore en serrant nerveusement la médaille.

—Bien peu de chose. Je me souviens d'un jour où je suis tombé des bras de ma mère, car ce devait être ma mère. Je me souviens aussi d'un joujou. C'était un diable noir qui sortait d'une boîte, au moyen d'un ressort. J'ai éprouvé un violent chagrin, un jour que je l'avais laissé tomber et qu'il s'est cassé le nez.

Mme d'Hervart ne put se contenir plus longtemps.

—C'est bien lui ! cria-t-elle en se levant vers le jeune homme et en lui tendant les bras ; c'est bien lui ! mon fils, mon cher fils depuis si longtemps perdu ! Mon cœur me l'a dit la première fois que je l'ai revu !

—Et le mien aussi *ma mère* ! s'écria le jeune homme en appuyant longuement et délicieusement sur ce nom si tendre, inconnu à ses lèvres depuis tant d'années.

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se tinrent embrassés dans une longue étreinte. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, les yeux dans les yeux, en laissant échapper des mots inarticulés.

Viens, Joe, fit à voix basse, M. Harrison. Nous reviendrons plus tard.

—Non ! ne nous quittez pas, fit vivement Mme d'Hervart. Pardonnez-moi, mais l'excès de mon bonheur m'avait fait oublier le reste.

—Nous voulons, demanda Robert, avec son bon sourire, que vous nous disiez tout ce que vous savez et comment vous avez rejoint le fil brisé qui séparait nos existences.

—Ceci est le secret de Joe, répondit M. Harrison. C'est lui qui a tout découvert, tout conduit.

—Encore Joe ! fit le jeune homme avec admiration. Joe est un véritable trésor !

—Je n'ai pas eu tant de mérite que cela, répliqua Joe avec modestie. Je connaissais la conspiration, pour les faux billets. Le désir de la déjouer m'a amené à Trois-Rivières, où j'ai entendu votre entretien avec l'homme aux cheveux roux. J'ai su ensuite que M. Turner était votre rival et qu'il avait monté l'affaire, pour se débarrasser de vous et pour vous prendre votre famille et votre nom. Le reste est venu petit à petit, tout naturellement. Et Joe raconta tous les incidents qui sont déjà connus du lecteur, en terminant par la façon dont il avait découvert, au dernier moment, le nom et la demeure de la vieille voleuse d'enfants.

—J'ai vu cette femme aujourd'hui, ajouta M. Harrison, et je l'ai forcée à avouer son crime. Son attestation suffit à établir vos droits en justice.

—Je ne saurai jamais reconnaître assez tout ce que je vous dois, dit chaleureusement Mme d'Hervart.

—Voulez-vous me donner la main, madame, demanda Joe, en faisant un pas en avant.

—De grand cœur, fit-elle, en lui tendant sa main.

—Merci, dit le gamin. Me voilà payé de tout mon travail. Je n'avais pas encore touché la main d'une vraie dame. M.

Robert, vous êtes un heureux homme. Voilà ce que j'ai à vous dire. De pareilles mères ne se trouvent pas tous les jours. Allons nous en M. Harrison. Je crois que nous avons fini notre tâche pour aujourd'hui.

Tel parut être aussi l'avis de M. Harrison ; et après avoir dit adieu et à cette heureuse mère et à cet heureux fils, il sortit avec Joe, emportant sur son visage les traces d'une émotion qu'on ne rencontre pas d'ordinaire parmi les hommes de son métier.

CHAPITRE XXI

CONCLUSION

Nous n'avons que peu de mots à ajouter. Le bonheur ne se raconte pas. Il n'y a que la lutte et la douleur qui aient une histoire : et les combats de la vie ont maintenant cessé pour les principaux acteurs de notre drame.

Robert d'Hervart ne se séparera plus de sa mère ; et il a emmené avec lui sa gracieuse et vaillante jeune femme ; car le lecteur pense bien qu'il y a eu un joyeux mariage ; un mariage dans lequel Joe figurait au nombre des invités, avec un habit qui n'avait point été acheté dans la boutique de Salomon Sly.

M. Turner a été condamné à vingt ans de pénitencier. Son procès a été pour Joe un éclatant succès. Notre jeune ami a été appelé à retracer devant le jury la suite des déductions qui l'ont amené à la découverte des coupables ; et M. Turner, qui ne s'était pas encore expliqué comment toutes ses machinations avaient pu être déjouées en même temps, a lancé plus d'une fois à Joe, pendant le cours de son récit, des regards empreints d'une haine heureusement impuissante.

Les complices de M. Turner ont été condamnés à des peines graduées, qui inspireront une appréhension salutaire à ceux qui seraient tentés de les imiter.

Montréal a oublié l'affaire des faux billets, qui avait si vivement agité les esprits pendant plusieurs mois.

On pense bien que la reconnaissance de Mme d'Hervart, pour les services de Joe, ne s'est pas bornée à de simples remerciements. En même temps, il a touché, selon sa convention avec Parry et Harrison, un tiers de la somme allouée aux détectives par le gouvernement et par la banque de Montréal. Il s'est trouvé tout d'un coup à la tête d'une petite fortune.

Malgré les sollicitations de M. Harrison, il n'a jamais voulu se décider à entrer comme *détective* au service du gouvernement. Il a conservé le génie et la passion du métier ; mais il veut travailler d'une façon indépendante et avoir une agence qui n'appartienne qu'à lui. Son nom a été mêlé, depuis quelques années, à la découverte de plusieurs crimes mystérieux ; et peut-être la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS aura-t-elle à retracer, un jour ou l'autre, quelque une des affaires dans lesquelles il a joué un rôle.

FIN

POUR PARAÎTRE DANS NOTRE SECOND NUMERO

LE 15 AVRIL PROCHAIN :

UN REVENANT

SCENE DE LA VIE CALIFORNIENNE